Novembre 2020

La Grenouille

Ou l'être de l'étang

Le Rêve

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Il savait rêver - 23/05/19 14:23 embrumé

Je me souviens de cette nuit
Avoir vécu quelque chose d'interdit
Tout était permis
Mais je ne m'autorisais pas la vie

Bien qu'envolé dans une dimension fantasmée,
Je portais encore les chaînes de la morale.
Mon esprit refusait le merveilleux
Toute ma raison sonnait creux
Des formes des sourires des bateaux
Les Hommes les soupirs les oiseaux !
Les boissons bouillonnantes aux couleurs chamarées,
Je ne voulais pas y goûter par quelque fierté
Et pourtant sans boire je voulais m'ennivrer

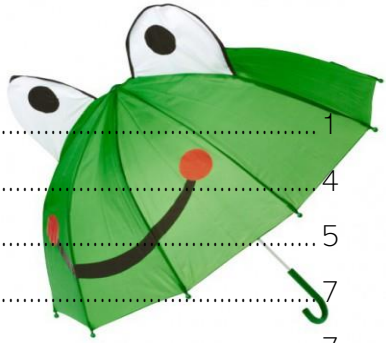
Un garçon
Un tout jeune garçon
Qui ressemblait au tout jeune garçon que j'étais
Qui était le tout jeune garçon que j'étais
Avait la mine haute volant de succès en wouah !
Dans ses yeux brillaient les questions qu'il ne se posait pas
Qu'il se poserait peut-être s'il tombait au pied du mât
Mais pas ici cette fois-ci
Il n'était pas coincé dans ses insomnies :
Celui-là savait rêver ! et jouait sa vie

Tout a déjà fini de s'effacer
Mais reste le goût d'un nouveau passé
Réécrit, selon mes victoires songées
Une revanche sur mes plaies gravées :
On m'aimait enfin
Et je m'aimais aussi

Lionel Bleus

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Table des matières



La Grenouille 1

Mot des Grenouilles 4

Mot du Président 5

Présentation de philosophes 7

1. Hannah Arendt 7

2. Colette Guillaumin et le sexage 9

Articles 17

1. Le Baku 17

2. Le rêve chez Lovecraft, partage de quelques extraits 26

3. En quarantaine au kot CEP ..... Erreur ! Signet non défini.

4. Le cercle au temps de la Covid-19 31

5. Fermeture 33

Les caricatures 34

Dixits 46

En solitaire… 46

…Plaisir partagé 46

@cep_ucl 47

CEP – Cercle des Etudiants en Philosophie 47

Mot des Grenouilles

Bonjour à toi, Très Cher Ami Batracien !

La team Grenouille te souhaite la bienvenue dans cette troisième revue de l'année.
Nous sommes très heureux de pouvoir maintenir notre activité et continue de partager ce journal avec vous en cette période bizarre.

Le thème de cette grenouille est particulier. Le rêve. Que ce soit via des espoirs, à travers notre imaginaire ou via notre inconscient, le *Rêve* accompagne notre vie en tout temps.

Nous espérons dès lors que vous apprécierez votre lecture, et que celle-ci vous emportera autant qu'elle nous a transportée.

Installez-vous confortablement sur votre petit nuage de coton, votre promenade entre nos quelques pages peut commencer.

En espérant que vous apprécierez,

Axel, Alessandro et Audrey

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Mot du Président

Bonjour à tous !

Comment allez-vous ? Au kot CEP, tout se passe au mieux.
Comme vous vous doutez, je n'ai absolument rien à dire. Des activités sont organisées régulièrement, n'hésitez pas à participer (Mercrediscord, divers concours …). Maintenant que j'ai fait une description approfondie de nos activités, je vous propose, comme divertissement, un bref résumé de l'anniversaire de Marie, notre trésorière et d'Arickx, notre vieux !

Pour Marie, cela commença la veille de manière très affirmée ! Après quelques verres offerts, notre Tonnelet© commença son travail. Ayant un travail à rendre le soir même, je ne vous fais pas dire à quel point elle était en pleine possession de ses capacités cognitives au moment de réaliser ce dernier. Une fois le devoir académique accompli, en approximativement 2,34x plus de temps que prévu, Marie retourna s'atteler à sa mission de la soirée : boire de l'eau ! Pour le reste de la soirée, je dois dire que je suis relativement déçu. En dehors de l'ivresse de la trésorière, il n'y a pas grand-chose à dire. C'était une bonne soirée comme on sait en faire à Louvain (il faut dire, c'est un avantage d'avoir un kot nombreux).

Pour Arickx, ce fut plus agressif. La soirée était prévue à 18h45 et personne ne fit rien avant, telle une minuterie infernale. En effet, Arickx profitait paisiblement de ses dernières minutes de repos, ne se doutant pas que les enfers allaient se déchaîner en son âme. Après avoir rempli ses tâches de « torpille » (le nouveau groupe pour occuper son reconfinement de manière folklorique), l'intégralité du kot accueillit son 25ème anniversaire dignement, en lui offrant plein de verre d'eau à 4,5 € les 24 bouteilles. Jusqu'à minuit, tout allait bien. Mais le loup-garou qui sommeille en lui se réveilla, révélant au monde Pédoncule-Man ! Une immondice inspirée de La Mouche, mi-homme,

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

mi-seau. Ayant la voix grave et profonde de Dark Vador, le Polo Dragon Ball et la pilosité facile de Lénine, avec un seau en muselière. Je vous laisse imaginer la créature que nous venions de réveiller.
Le lendemain, réveil serein, mais difficile. Pédoncule-man était retourné se cacher dans une parcelle secrète de son âme. Il put reprendre sa vie normalement, mais personne n'oubliera ce qu'il a vu ce soir-là….

Ce sera tout pour moi ! En espérant que ces anecdotes emphasées vous ont plu et en espérant vous revoir bientôt !

Nicolas Dacos
Président 2020-2021

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Présentation de philosophes

1. Hannah Arendt

Arendt est une philosophe du XXe siècle d'une renommée internationale. Bien qu'elle ne soit pas reconnue comme philosophe féministe, elle n'en reste pas moins l'une des premières femmes à avoir percé dans le monde de la philosophie, avec un impact énorme dans le monde de la philosophie politique et de la morale. Hannah Arendt aurait dû être présentée dans la revue autour du féminisme le mois précédent. Bien qu'elle ne soit pas une penseuse du féminisme, je pense qu'il est tout de même hautement pertinent de la citer autour de cette thématique, puisque d'une part elle a influencé les sphères intellectuelles peu importe son sexe (égalité) mais aussi, sa renommée internationale est pour moi l'un des indicateurs les plus marquants que les femmes sont éligibles aux hautes sphères d'influence, sans que leur sexe soit un argument de contrainte ou d'éligibilité. Pour cela, je considère qu'Arendt avait totalement sa place dans une revue avec comme thème le féminisme.

Hannah Arendt est connue autant pour ses théories autour du totalitarisme, de la démocratie et de l'autorité, que sur sa conception de la banalité du mal ainsi que sa classification des affaires humaines. Souvent considérée comme une conservatrice, Arendt distingue cependant ce courant qui lui est injustement attribué au libéralisme, dont elle prend le contre-pied dans la plupart de ses argumentations. En effet, Arendt appuie la plupart du temps ses définitions et concepts autour d'une généalogie de ces derniers, passant par leur origine grecque et romaine, avec comme perpétuel constat qu'il y a eu une « crise » dudit concept lors de la modernité. Elle fait le point, en reprenant les origines du concept, et en le développant pour qu'il reprenne sens à

l'époque actuelle. En fait, cette méthode est telle que l'on pourrait interpréter Arendt dans la plupart de ses contributions intellectuelles : partir de l'ancien pour en refaire du nouveau, ou plutôt de l'améliorer. Je pense que la principale raison d'associer Arendt au conservatisme est justement ce continuel intérêt en vue de l'ancien, cette redécouverte du concept qui lui semble important. Mais ce que la plupart des personnes associant Arendt au conservatisme semblent oublier, c'est qu'elle ne fait pas l'apologie de cette dite tradition ancienne. En fait, elle insiste sur l'importance de connaître l'acquis des anciens pour s'y appuyer (cette méthode est également présente dans sa façon d'appréhender l'éducation et la culture), mais elle ne limite pas les personnes à s'y appuyer pour l'améliorer. En ce sens, cette façon d'interpréter Arendt est davantage progressiste : il n'y a pas de nihilisme ou de refus du passé, mais bien une volonté de le connaître et de s'en inspirer afin de partir sur des bases solides et les améliorer.

Cette dualité d'interprétation est compliquée à expliquer. En fait, j'ai eu l'occasion de m'approprier Arendt à l'UCL, université dans laquelle Arendt m'apparaissait comme une conservatrice, et à l'UCL, où elle m'apparaissait davantage comme une libérale. Je suppose qu'un consensus entre les deux méthodes d'appropriation de la pensée d'Arendt est la meilleure manière de la comprendre.

Quoi qu'il en soit, Arendt a influencé les sphères politiques et morales. Elle a donné les cadres du totalitarisme et de l'autoritarisme, ainsi que des genèses bien développées d'énormément de concepts importants en philosophie politique. L'autorité, par exemple, est perçue chez Arendt comme étant sans persuasion et sans contraintes. Une autorité imposée par la force, est une autorité qui a échoué. Également, une autorité qui se discute ou se spécule est davantage de la rhétorique qu'une réelle autorité. Si la philosophie politique vous intéresse, Arendt est une autrice que je conseille !

Axel Nagy

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

2. Colette Guillaumin et le sexage

Colette Guillaumin (1934-2017) est une **féministe matérialiste et théoricienne importante des mécanismes de racisme, sexisme et rapport de dominations** décédée en 2017, mais est avant tout sociologue et anthropologue. Guillaumin est l'une des fondatrices de la revue « Questions féministes » avec Simone de Beauvoir, Christine Delphy et Colette Capitan, devenue organe principal de publication des féministes matérialistes ; et l'autre revue nommée « Le genre humain » axée plutôt sur les thématiques du racisme et les tensions sociales et politiques selon les époques. En plus d'être féministe et militante antiraciste, Guillaumin s'inspire du marxisme pour fonder les principaux vecteurs de sa pensée, notamment autour du rapport de domination et d'exploitation, que nous retrouverons dans le sexage.

Rentrons rapidement dans le vif du sujet. La notion de sexage apparaît **à la fin des années 1970**, à l'approche des 10 ans du mouvement féministe de la deuxième vague. Il naît donc dans un contexte où *l'oppression des femmes* est déjà théorisée, notamment par Christine Delphy qui dès le début des années 1970 affirmait dans « Nos amis » et nous de la revue « questions féministes », qu'il y a appropriation de **la force de travail** de la femme dans le cadre du mariage, réinstitutant la notion de classe. Guillaumin revient sur cette notion, en affirmant que la force de travail est une notion développée dans le cadre où il correspond **à l'unique propriété dont les prolétaires disposent pour vivre**, et qu'il doit vendre sur le marché du travail. Là où Guillaumin innove, c'est en relevant le fait que dans le contexte du mariage de l'époque (donc fin des années 1970), **les femmes ne disposent certes pas librement de leur force de travail, mais le problème est plus profond**. L'autrice développe dans la revue Questions féministes de 1978 « Pratique du pouvoir et idée de Nature,

L'appropriation des femmes » que la différence avec la conceptualisation du prolétaire exploité que l'on rencontre dans les théories marxistes est que, bien qu'il y ait rapport d'exploitation et d'aliénation entre le prolétaire et le bourgeois, le prolétaire dispose toujours de sa quantité de travail qu'il vend pour survivre. La femme, elle, n'en dispose pas : il n'y a donc pas seulement un accaparement de la force de travail, mais **un rapport d'appropriation physique direct du corps comme « machine à force de travail ».** L'exploitation de la femme semble encore pire que l'exploitation théorisée par Marx autour des prolétaires, puisque celle-ci ne dispose pas de sa quantité de travail comme moyen de subvenir à ses besoins car, selon Guillaumin**, l'homme s'attribue cette quantité de travail au sein du mariage. En fait, le rapport de sexage se différencie du rapport de classe par l'appropriation physique du corps de la femme en tant qu' « unité matérielle productrice de force de travail »**, et pas seulement de leur force de travail comme c'est le cas pour les prolétaires. En d'autres termes, l'autrice s'inspire des théories marxistes pour appuyer que la force de travail est l'ultime chose dont on dispose pour vivre, mais est inadéquate pour la classe entière des femmes. Il ne s'agit pas de l'accaparement d'une quantité de travail, mais de l'entièreté du corps de la femme, le réservoir de la force de travail. Elle dit que « ce n'est pas la force de travail, distincte de son support/producteur en tant qu'elle peut être mesurée en quantité (de temps, d'argent, de tâches) qui est accaparée, mais son origine, le corps », qu'elle nomme dans son article la *machine-à-force-de-travail*.

Guillaumin va même plus loin dans les associations : elle écrit dans le même article qu'il y a une **étroite similitude entre la situation des femmes mariée en 1970 et celle des esclaves de plantation ou des serfs**. Il faut comprendre ce rapprochement comme un lien avec le servage et l'esclavage : il y a, dans ces deux rapports sociaux et dans celui du sexage, un accaparement de la force de travail du groupe dominé. Guillaumin émet également une seconde similitude, et je l'ai déjà évoqué, étant celle qu'il n'y a pas seulement

accaparement d'une force de travail des dominés, mais leur corps en entier. En fait, l'accaparement n'a aucune limite : on ne peut même plus parler de sujet d'accaparement, mais d'objet, de chose qui est appropriée, que l'on parle de l'esclave, du servage ou de la femme. Le dominant possède ainsi, dans ces rapports, non seulement **la force de travail produite par le corps du dominé mais aussi ce corps en entier, ses produits, son temps, de manière absolue et permanente.** L'appropriation de la classe des femmes par celle des hommes peut être mise en lien avec celle opérée par les blancs dans l'esclavage de plantation en ce qu'elle consiste à prendre possession, pour le groupe des hommes, du corps des femmes et de tout ce que ce dernier produit. En d'autres termes, posséder la force de travail de quelqu'un (comme dans le cas du travail salarié) est différent de posséder ce quelqu'un, sans limites aucune, comme on possède une voiture ou une paire de chaussures. Cet élément est retrouvé, sous cette forme, à la fois dans les rapports de sexage et dans les rapports d'esclavage.

Le sexage : réinstitution du patriarcat et du sexisme dans le mariage ?

Par **sexage**, Guillaumin entend donc **l'appropriation protéiforme, matérielle, sexuelle et symbolique du corps de la femme dans le cadre du mariage, où celle-ci est exploitée car elle ne dispose pas de son réservoir de quantité de travail : donc, pas seulement de sa quantité de travail, mais de l'outil qui lui permet d'effectuer la quantité de travail.** Guillaumin souligne également que « le mariage n'est cependant que l'expression restrictive d'un rapport, il n'est pas en lui-même ce rapport : il légalise et entérine une relation qui existe avant lui et en dehors de lui : l'appropriation matérielle de la classe des femmes par la classe des hommes : le sexage ». Ce qu'elle sous-entend, c'est que la modernité libérale, par cette appropriation du corps de la femme par l'homme, reconduit le sexisme et le patriarcat puisque la femme, en plus de vivre le rapport de classe, ne dispose pas de son outil de travail, c'est-à-dire son corps et sa quantité de travail.

Également, ce rapport de domination est réinstitué par le mariage. Car de la pensée de Guillaumin, je comprends qu'à travers le mariage, l'homme dispose de la femme : elle lui est inférieure puisque son corps lui appartient, et la quantité de travail fournie par la femme également. Si je reprends ses mots pour encore insister sur le parallèle à l'esclavage, il s'agit de **« l'appropriation physique elle-même, le rapport où c'est l'unité matérielle productrice de force de travail qui est prise en main, et non la seule force de travail en elle-même »**. Et Guillaumin insiste qu'il ne soit pas seulement question de l'exploitation du corps de la femme comme machine à travailler, il est également question d'une exploitation sexuelle du corps de la femme, et de soutien émotionnel par une quantité de temps. Il y a donc une reproduction et une réinstitution d'une organisation sociale où l'homme possède l'autorité et est supérieur à la femme de par ce rapport d'appropriation. **Cela concorde avec la définition d'une société patriarcale**. Avec Guillaumin, cela va même plus loin que le patriarcat, car la femme est comparée à un esclave. Mais il y a aussi reproduction et réinstitution du sexisme, puisqu'il y a reproduction de stéréotypes, liés au sexe via l'institution du mariage, nous le verrons dans les deux types d'appropriation du travail de la femme, théorisé par l'autrice, que je vais énumérer dans quelques instants.

Pour ce faire, je m'appuie à nouveau sur l'article déjà mentionné tout à l'heure, à savoir « Pratique du pouvoir et idée de Nature, L'appropriation des femmes ». Dans cette contribution, Guillaumin développe deux formes d'appropriation sociale des femmes faisant référence au sexage : l'appropriation privée et l'appropriation collective. Nous allons les discuter.

Guillaumin **définit l'appropriation privée comme l'expression légalisée de l'appropriation à travers l'institution du mariage.** Je me permets d'insister sur l'emploi des termes de Guillaumin « légalisée » et « institution » afin de souligner plus fidèlement à la plume de l'autrice qu'il y a un élément de

réponse dans le sexage : pour Guillaumin, il y a effectivement réinstitution du patriarcat et du sexisme par le mariage. L'appropriation privée se manifeste par la gratuité du travail que la femme effectue pour le mari qui, dans le schéma de la société patriarcale, est synonyme de la garde des enfants et la possession physique du corps de la femme au bénéfice de la propriété du père, ainsi que son usage physique ; sanctionné en cas de différend par la contrainte et les coups. L'appropriation privée du travail de la femme semble démontrer que la modernité libérale, malgré qu'elle soit théoriquement porteuse de principes telles que la liberté, l'égalité et l'émancipation individuelle, n'a pas dissipé le sexisme, puisque dans le couple vivant dans une ère étant censée s'imprégner de la modernité, les tâches ménagères ne sont pas plus justement distribuées et demeurent sexistes.

La deuxième méthode d'appropriation est l'appropriation collective. Guillaumin défend que l'appropriation de la classe des femmes par celle des hommes **se manifeste toujours et partout** à cause du schéma patriarcal : dans les instances familiales comme publiques, **on attend que les femmes fassent le nettoyage, servent le thé, surveillent et s'occupent des enfants, fassent la vaisselle etc**. Elle énumère également le **harcèlement de rue**, synonyme d'une continuité de cette vision patriarcale de la société : la femme est un objet constamment disponible que l'homme va piocher. En fait, Guillaumin semble mettre en exergue un problème fondamental des sociétés modernes, étant celui de l'inégale distribution des rôles au sein du couple et de la famille, mais aussi au sein de l'espace public. Cette inégale distribution est légitimée dans la sphère publique, car la société normalise ces rapports sociétaux. Les relations patriarcales et sexistes existent toujours et sont normalisées dans la sphère publique des sociétés modernes, ce qui contribue au fait que ces deux problématiques inégalitaires demeurent. De plus, ce schéma sociétal contribue au fait que la femme selon Guillaumin est associée **à un objet dont on peut disposer**, ou à une **classe exploitée**. Ici encore, le patriarcat et le sexisme semble omniprésent : la femme dans la rue est considérée comme un

objet que l'homme s'approprie, et les normalités publiques réattribuent les stéréotypes de genre aux femmes. Donc, la société moderne et postmoderne pour Guillaumin a effectivement reconduit le patriarcat et le sexisme, puisque même dans la sphère publique ces relations sociales sont normales et effectives.

Cependant, il existe des contradictions internes dans le sexage, que je vais brièvement développer. Dans l'institution du mariage, l'appropriation collective permet l'appropriation privée : « Prendre une femme » ou **plutôt se marier à une femme, signifie que la femme est substituée de son usage collectif pour ne devenir que privé.** Le mariage, c'est l'appropriation du travail d'une femme, qui n'appartient dès lors qu'à un seul homme ; donc, si le mariage exprime le sexage, par l'acte même du mariage, l'homme prive les autres individus de la femme avec laquelle il se marie qui sans cela resterait dans le champ collectif. Une femme mariée ne peut donc plus, pour Guillaumin, être un outil d'appropriation collectif, puisqu'elle n'appartient qu'à un seul homme, son mari. L'appropriation collective du travail de la femme n'a donc plus lieu, elle n'est plus que privée : là est la première contradiction du sexage chez Guillaumin. Il n'empêche que le problème de l'appropriation privée du corps des femmes reste un problème et que les normes restent sexistes et patriarcales dans la sphère privée. Mais l'usage collectif d'une femme est dissipé par l'institution même du mariage, qui pour Guillaumin induit le sexage.

La deuxième contradiction est celle que malgré tout, **l'ère libérale a permis l'émancipation de la femme seule autour du marché du travail** : elles peuvent de ce fait se réapproprier elles-mêmes, en tant qu'existence objective de sujet social, car elles peuvent seules vendre de leur propre chef leur force de travail sur le marché. Du moins, cette vérité existe en France depuis 1965. Cette deuxième contradiction est selon moi un élément de réponse positif cette fois à la question : la modernité libérale, muée en postmoderne, **permet à une**

femme dans une certaine mesure de s'émanciper du rapport de classe énumérée par Guillaumin, possibilité qui lui était inaccessible auparavant. Elle peut outrepasser la condition patriarcale qui demeure, en se réappropriant son travail, cela est permis et légitimé. De ce fait, une femme semble pouvoir de manière indépendante travailler et jouir des fruits de son travail. Dans cette perspective, la modernité libérale, par ses principes de liberté, d'émancipation individuelle et d'égalité, permet aux femmes de s'émanciper de la condition classique et légitimée dans le sens commun **: il est permis à une femme de ne pas suivre la voie de l'appropriation de son travail et de son corps, et d'être indépendante. Dans cette perspective, le patriarcat peut être dissipé** (la femme dispose d'elle-même, de sa quantité de travail et de son temps), bien que Guillaumin ne soit pas de cet avis car, en contexte, l'inégalité du salaire ne permet pas à une femme de subvenir seule aux besoins minimums de son existence. Je pense que cela n'est plus tout à fait actuel, mais dans tous les cas cela est pertinent dans le cadre de la question du séminaire, à savoir la perduration du patriarcat et du sexisme. D'ailleurs, dans le contexte dans lequel Guillaumin a introduit la notion de sexage, la relation patriarcale, bien qu'elle puisse être dépassée, existe toujours et néanmoins à travers l'institution du mariage. Guillaumin écrit que « la suppression de cette autorisation du mari ne s'est nullement accompagnée d'une modification de l'article 214 qui codifie les rapports entre les époux et entérine le type d'appropriation propre au mariage ». En effet, en énonçant leurs contributions respectives aux charges du mariage, cet article marque que celle de l'épouse est différente en essence de celle du mari. Ce dernier est supposé apporter le numéraire, c'est-à-dire dans le cas le plus fréquent vendre sa force de travail. Alors que la contribution de l'épouse est fondée soit sur ses dot et héritages, soit - et c'est cela qui est capital - sur « son activité au foyer ou sa collaboration à la profession du mari ». C'est dire que l'épouse n'est pas supposée vendre sa force de travail pour alimenter les besoins de la communauté, ni même fournir une quantité déterminée de cette force de travail à la communauté, mais bien « payer de sa propre personne » comme le dit si justement la sagesse

populaire, et donner directement au mari son individualité, sans médiation ni monétaire ni quantitative ».

Quant au sexisme, il demeure par contre, malgré la possibilité d'émancipation : une femme, même indépendante, continue d'être considérée comme outil d'appropriation. Outre sa présence dans le droit français encore dans les années 1970, une femme émancipée dans son travail continue néanmoins de se faire siffler en rue, ce à l'époque passée mais même encore aujourd'hui disons-le, ou est toujours considérée comme à charge légitime des corvées ménagères dans la majorité des relations de couple ou de famille. Donc, cette deuxième contradiction à mon sens dissipe l'intangibilité du schéma patriarcale où il est du ressort d'une femme de pouvoir sortir du patriarcat, elles en ont les moyens par le marché du travail. Il n'en demeure pas moins qu'une série d'inégalités existent toujours, même dans le domaine du travail, comme l'inégalité des salaires ou l'imposante majorité des hommes aux plus hautes fonctions hiérarchiques, et que le sexisme, même au vu des valeurs libérales, reste omniprésent dans les sphères publiques et privées. En ce sens, le combat féministe a encore du chemin à faire.

Axel Nagy

Articles

I. Le Baku

« Cher Journal,
Je ne sais plus quel jour on est. Depuis que ces hommes sont venus à la ferme et que papa et maman m'ont caché dans cette pièce secrète sous le tapis, je n'ose plus en sortir. Il n'y a plus de bruit dehors. Mais j'ai trop peur d'aller regarder.
Il ne me reste que 7 bougies. Je les ai comptées. Quand il fait noir j'ai un peu peur, mais je préfère les garder pour quand je dois manger. Heureusement il y a beaucoup à manger ici. Il y a plein de biscuits, et j'adore les biscuits.
Et puis j'ai trouvé un crayon dans une armoire, et des feuilles aussi. J'aime bien dessiner, ça me permet de voyager dans mon monde, et d'entendre des arbres et des oiseaux que je n'entends pas depuis ma pièce secrète.
Je sortirai quand papa et maman me feront un signal. Ils m'ont dit que s'ils ne tapaient pas sur la porte 2 coups puis 2 coups puis 1 coup, je ne devais pas ouvrir. Alors je n'ouvre pas.
Je suis fatigué, mais j'ai peur de dormir. Il y a des monstres effrayants dans mes rêves. Ils m'empêchent de bien me reposer, et puis à cause d'eux j'ai plus vite sommeil, mais du coup je les retrouve plus vite encore. Je ne sais pas quels plaisirs ils trouvent à me tourmenter, mais ils aiment vraiment m'attirer le plus vite à leur côté.
Cher Journal, je suis fatigué, je ne vais plus pouvoir résister. A bientôt. »

« Cher Journal,
Cette fois, il y avait un monstre différent dans ma tête. Au début il me faisait aussi très peur. En même temps, tu dois me comprendre !
Il était grand, très grand, au moins deux fois comme papa ! Puis il ressemblait à la fois à un éléphant parce qu'il avait une grande trompe, puis à un tigre aussi, avec ses grandes griffes. Parfois il me faisait penser à Kuro, l'étalon de la ferme qui se trouve à la fin du long chemin dans la forêt.
Dans mon rêve, il y avait tous les monstres habituels qui me regardaient et me montraient leurs sourires difformes, et qui disaient des choses que je ne comprenais pas. Ils s'avançaient vers moi et j'avais très peur. Ils voulaient m'attraper et m'emmener, mais je ne voulais pas, alors j'ai crié très fort pour avoir de l'aide. Et puis il est apparu, il m'a mis sur son dos avec sa trompe, et il a commencé à aspirer tous les autres monstres ! Alors j'ai compris qu'il était gentil. J'espère que je le reverrai.
La bougie va s'éteindre.
A bientôt, Cher Journal. »

« Cher Journal, cela fait maintenant plusieurs nuits que je ne t'ai pas écrit, j'ai tellement à raconter !!! Il était là, à chaque fois que je l'appelais. Au plus il venait, au plus les formes noires de mes rêves disparaissaient, il les mangeait toutes (je me demande d'ailleurs pourquoi il n'est pas plus gros, c'est un vrai glouton). Je dors de mieux en mieux. Puis il m'a dit qu'on le nommait Baku aussi ! Je me demande qui est le « on ». Ses amis, peut-être ? J'espère que je le saurai vite ! Je vais essayer de te le dessiner. En fait, je crois que Baku est timide. Et puis, il m'a dit que la prochaine fois, il me dirait d'où il vient !
J'ai hâte d'aller dormir !
Cher Journal, passe une bonne nuit. Maman me manque »

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

« Cher Journal,
Je sais enfin d'où vient Baku ! Il m'a dit que c'étaient les dieux qui l'avaient créé, quand ils ont fait tous les animaux du monde, il leur restait quelques pièces de différentes espèces, et ils l'ont assemblé en une seule créature. C'est pour ça qu'il me semblait y voir plein d'animaux différents ! Je sais que ça peut paraitre bizarre, mais moi je le crois. C'est grâce à Baku que je peux dormir tranquillement, tu sais.
J'espère pouvoir vite revoir Kuro et lui donner des carottes.
Baku, lui, il mange les cauchemars. C'est pour ça qu'il est avec moi quand je dors, comme j'en fais beaucoup, ça lui fait un repas à volonté, le chanceux. Je me demande ce que ça goute, un cauchemar. Ça doit être moins bon que mes biscuits.
Je me demande si je devrais sortir. Les monstres ne me font plus peur, puisque Baku est là.
J'ai hâte d'aller jouer avec lui tantôt. On change de lieu tous les jours. C'est un gourmand, il croque même les ombres des arbres et fleurs dans les lieux où je l'appelle ! Il avale tout tant que ça me fait peur, même si c'est très peu. C'est chouette.
A très vite, Cher Journal ».

« Cher Journal,
Maintenant, Baku me visite tous les jours sans même que je l'appelle. Il me dit tout le temps qu'il a faim. Je vais lui proposer des biscuits la prochaine fois. Je ne sais pas s'il aimera, j'espère.
Il ne me reste qu'une bougie. Je vais sortir demain, je pense… Il faut que je sois fort ! Papa m'a toujours dit que j'étais un petit garçon très courageux, je veux qu'il soit fier de moi. Je sais que je vais désobéir, mais ça fait longtemps qu'ils m'ont dit de me cacher. J'espère qu'ils seront contents de me voir sortir !
Demain, je vais les retrouver.
A demain, Cher Journal ».

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

« Cher journal, il s'est passé quelque chose de bizarre.
Baku m'a dit qu'il avait très très très faim la nuit dernière. Juste avant ça, ce goinfre a mangé la dernière ombre de la dernière fleur du dernier champ de mes rêves ! Comme j'ai peur du noir, il a dit qu'il retirerait tout ce noir qui me faisait trembler. Mais du coup, il n'avait pas assez mangé, et je n'avais plus rien pour lui. En même temps, à ses côtés, je n'ai peur de rien ! C'est parce qu'il est trop fort, il a dévoré toutes les figures, même les plus petites, qui m'empêchaient de bien dormir ! Mais il avait encore faim.

Alors il m'a mangé moi.

Enfin, je croyais, mais en fait j'étais encore là, et il ne me manquait rien, et puis il m'a remis sur son dos et on a continué de jouer et voyager.
C'était vraiment bizarre. »

« Cher journal, je ne veux plus rien faire. Je ne veux plus sortir. Baku a tout mangé ».

« Baku ne me visite plus. »

Lors de la rédaction de mon article, je l'écrivais au départ de manière assez classique : un article où je présentais un animal et le lien de ce dernier avec le thème du Rêve. Puis j'ai eu envie d'essayer une écriture un peu différente de ce que je fais habituellement. J'espère que ce n'était pas trop nul. Du coup pour la suite, voici quand même un petit article présentant le Baku et l'animal qui lui est affilié : le tapir !

Dans mes lointains souvenirs, le tapir est un animal qui - lorsqu'il se prête au folklore ou à la mythologie – aspirait les cauchemars des gens, nourrissait les rêves et portait bonheur.
Alors voilà, j'ai eu envie de pousser les recherches (plus loin que Wikipédia, juré) à propos de cette créature fantastique, et recenser ici le fruit de ces trouvailles.

Avant toute chose : un tapir, c'est quoi ?
C'est un mammifère ongulé (plus précisément, périssodactyle (ce qui signifie avec un nombre impair de doigt, comme les poneys (comme on parle de poneys, Emilie, tu claques) ou les rhinocéros)).

Il est plus généralement connu pour avoir un nez long, être un animal plutôt nocturne et adorer les fourmis au petit-déjeuner, au diner et au souper, accompagné d'un peu de salade (35 kG d'herbe par jour quand même !).

On les retrouve surtout en Amérique centrale et en Amérique du Sud, et une espèce en Asie.

Point de vue gabarits, on est quand même sur du gros calibre : 2 mètres de long pour 1 mètre de haut, avec un poids oscillant entre 150 à 300 kG.

Le tapir peut vivre jusqu'à 30 ans.

Petit point badass à son propos : le tapir est l'un des mammifères les plus primitif de la Terre, il serait apparu il y a 20 millions d'années dans l'hémisphère nord.

Pour conclure sur lui j'ai appris que la femelle se nommait anciennement la tapirine[1], c'est rigolo et ça ressemble pas mal à aspirine, l'apogée de l'humour quand on connait le thème de cette Grenouille.

L'origine du mythe :

PHOTO: Baku in the Kinmōzui 訓蒙図彙 or 訓蒙圖彙 (Collected Illustrations to Instruct the Unenlightened), a 20-volume Japanese work compiled in 1666 by Nakamura Tekisai 中村惕斎 (1629-1702) and considered Japan's first illustrated encyclopedia. The above image, however, comes from a sequel published in 1789 called 頭書増補訓蒙圖彙大成. See digitized version at Kyūshū Univ. Museum Digital Archive.

Revenons à nos moutons.

Le Baku est une créature fantastique appartenant au folklore chinois et japonais.

Pour décrire le Baku, ou Bakou, ce dernier serait une chimère composée d'une trompe d'un éléphant, des pattes de tigre, des yeux de rhinocéros d'une crinière de cheval et d'un corps d'ours.

Bon, comme tu l'auras compris, *Cher Lecteur*, le Baku rassemble beaucoup de créatures qui, par écrit, ne donnent pas grand-chose. Mais comme tu peux le voir sur l'image de gauche, ça peut vite fait faire penser à un tapir !

Au Japon, le kanji pour le mot Baku et pour le mot tapir est le même (獏 ou 貘).

En plus de ça, il est commun pour les enfants d'avoir une peluche en forme de tapir avec laquelle ils dorment. Cette dernière servirait justement à les protéger des cauchemars. Et il est dit que, lorsque ceux-ci en font, ils peuvent appeler le Baku afin qu'il mange les mauvais rêves des enfants grâce à une phrase, qu'ils doivent répéter trois fois : « Baku-san,

[1] En fait, dans ce cadre-ci, le tapir (fém. : tapirine) désigne un étudiant qui prend des cours particuliers donnés par un normalien (Wikipédia).

viens manger mes rêves ». Après son invocation, le Baku mangerait le mauvais rêve, pour permettre à l'enfant de se rendormir paisiblement.
Le Baku serait donc une créature bienveillante.
Seulement, il est aussi dit que si le Baku, après avoir été appelé, ne trouve pas satisfaction en son repas et n'en finit pas rassasié, il mangera les espoirs et rêves de l'enfant, qui ne sera alors plus qu'une coquille vide ne possédant aucune ambition et motivation.

En Chine, la créature équivalente est appelée Mo (貘), dont l'image serait chargée de faire fuir les mauvais esprits. Le Mo apparait pour la première fois dans les légendes aux VIIème et VIIIème siècles. Il apparait en même temps qu'une autre créature, le Hakki, qui était décrite comme étant un mangeur de cauchemar.
Le Baku est inspiré de cette créature, arrivée au Japon au XIVème siècle.
La légende dit que dormir sur la fourrure du Mo repousse les maladies, le dessiner repousse le mal. Le Mo ne mangerait que du fer et du cuivre.

Voilà, j'espère que ces quelques pages auront pu t'en apprendre un peu plus sur cette créature mangeuse de rêves !

Il est temps pour moi d'aller dormir, si tel est ton cas aussi, passe une douce nuitée !

Audrey

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Re ! Voici une petite BD que j'ai réalisée il y a quelques années à l'occasion du blocus, ici on est un peu trop tôt pour, mais comme elle touche aussi au rêve, je vous la partage ! En espérant que ça vous plaise, des bisous !

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Pleins de gros bisous baveux de grenouille !

Audrey

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

2. Le rêve chez Lovecraft, partage de quelques extraits

Premier partage : "*To a dreamer*"

Je scrute tes traits, calmes et blancs
Sous la lumière de la bougie,
Tes paupières frangées de noir ; derrière leur écran
Il y a des yeux qui ne voient pas les domaines de cette Terre.

Je te regarde et j'aimerais savoir
Sur quels sentiers t'entraînent tes rêves,
Les royaumes fantomatiques que tu contemples
Avec des yeux fermés au monde et à moi-même.

Car moi aussi j'ai contemplé dans mon sommeil
Des choses qui se sont presque effacées de ma mémoire,
Et le souvenir vague me pousse à épier de nouveau
Les scènes se déroulant devant tes yeux.

Moi aussi j'ai connu les cimes de Thok ;
Les vallons de Pnath, où s'attroupent des formes nébuleuses ;
Les caveaux de Zin… et je sais très bien
Pourquoi la lueur de cette bougie t'est nécessaire.

Mais qu'est-ce qui se glisse furtivement
Sur ton visage et tes lèvres barbues ?
Quelle peur affole ton esprit et ton cœur,
Pourquoi ces gouttes de sueur perlant à ton front ?

D'anciennes visions s'éveillent… tes yeux s'ouvrent
Où brillent sombrement les nuées d'autres cieux,

Et comme pour ne pas voir un spectacle démoniaque
Je m'enfuis dans la nuit tourmentée.

« To a dreamer » par H. P. Lovecraft (1921), texte traduit par F. Truchaud

Deuxième partage : *« The Silver Key »*

« …Toute vie dans notre cerveau n'est qu'une collection d'images et […] il n'y a pas de différence entre celles qui naissent des objets réels et celles qui naissent de nos rêves intimes pas plus qu'il n'y a de raison de considérer les unes comme supérieures aux autres »

Extrait de « The Silver Key » par H. P. Lovecraft (1929)

Troisième Partage : *« The dreams in the Witch-House »*

Les rêves outrepassaient toutes les bornes de la raison, et Gilman y devinait la résultante de ses études conjointes en mathématiques et en folklore. Il avait trop médité sur les régions imprécises que ses formules lui faisaient pressentir au-delà des trois dimensions connues, et sur la possibilité que la vieille Keziah – guidée par on ne sait quelle influence – en ait réellement découvert la clé. Les archives jaunies du comté rapportant son témoignage et celui de ses accusateurs suggéraient diaboliquement des notions étrangères à l'expérience humaine – et les descriptions du redoutable petit être velu qui lui servait de démon familier étaient terriblement réalistes malgré leurs détails incroyables. Cette créature, pas plus grosse qu'un rat de bonne taille, et que les gens de la ville appelaient curieusement « Brown Jenkin », devait être le fruit d'un cas remarquable d'hallucination collective, car en 1692 onze personnes affirmaient l'avoir aperçue. Il courait aussi des rumeurs récentes qui déroutaient et troublaient par leur concordance. Les témoins parlaient d'un animal à long poil, au corps de rat, mais dont la tête barbue aux dents pointues

exprimait une malveillance humaine tandis que ses pattes ressemblaient à de minuscules mains d'homme. Il servait de messager entre Keziah et le diable, se nourrissant du sang de la sorcière – qu'il suçait comme un vampire. Sa voix était une sorte de gloussement répugnant et il parlait toutes les langues. Parmi les étranges monstruosités que Gilman voyait en rêve, rien ne lui inspirait plus de terreur et d'écœurement que cet avorton hybride et impie, dont l'image traversait ses visions sous une forme mille fois plus détestable que tout ce que lui avaient fait imaginer à l'état de veille les vieux témoignages et les modernes on-dit. Les rêves de Gilman étaient en général des plongées à travers des abîmes infinis de crépuscule indiciblement coloré et de sons au déconcertant désordre ; des abîmes dont les propriétés physiques et gravitationnelles, comme les relations avec sa propre essence, échappaient à toute tentative d'explication. Il ne marchait ni ne grimpait, ne volait ni ne nageait, sans non plus ramper ni se tortiller ; mais il faisait toujours l'expérience d'un mode de déplacement mi-volontaire et mi-involontaire. Il pouvait difficilement juger de sa propre position, car la vue de ses bras, de ses jambes et de son torse semblait toujours empêchée par une étrange perturbation de la perspective ; mais il sentait que son organisme et ses facultés subissaient d'une manière ou d'une autre une prodigieuse mutation et une propulsion oblique – non sans certains rapports grotesques avec ses proportions et ses moyens normaux. Les abîmes, loin d'être vides, étaient peuplés de masses de substance aux nuances inconnues, présentant des angles indescriptibles, dont les unes semblaient organiques et d'autres inorganiques. Quelques-uns des objets organiques pouvaient éveiller de vagues souvenirs au fond de sa mémoire, bien qu'il ne parvînt pas à former une idée consciente de ce que par dérision ils lui rappelaient ou lui suggéraient. Dans les rêves plus récents, il commença à distinguer des catégories selon lesquelles les objets organiques semblaient se répartir, et qui impliquaient, pour chaque cas, des espèces radicalement différentes de comportement et de motivation. L'une de ces catégories lui parut réunir des objets un peu moins illogiques et aberrants que les autres dans leurs mouvements.

Tous ces objets – organiques ou non – échappaient totalement à la description ou même à la compréhension. Gilman comparait quelquefois les masses inorganiques à des prismes, des labyrinthes, des grappes de cubes et de plans, des constructions cyclopéennes ; et les êtres organiques le frappaient diversement comme des groupes de bulles, de pieuvres, de mille-pattes, d'idoles hindoues vivantes et d'arabesques compliquées saisies d'une sorte d'animation ophidienne. Tout ce qu'il voyait était indescriptiblement menaçant et horrible ; et chaque fois qu'une des entités organiques semblait par ses mouvements déceler sa présence, il éprouvait une peur atroce, profonde, qui généralement le réveillait en sursaut. Il n'en savait pas plus sur le déplacement des entités organiques que sur le principe de ses propres mouvements. Avec le temps, il observa un nouveau mystère : certaines entités avaient tendance à apparaître brusquement dans le vide, ou à disparaître totalement avec la même soudaineté. Le tumulte de cris, de grondements qui envahissait les abîmes défiait toute analyse quant à la hauteur, au timbre ou au rythme ; mais il semblait synchrone avec de vagues changements dans l'apparence de tous les objets indéterminés, organiques ou inorganiques. Gilman redoutait sans cesse qu'il n'atteigne quelque intolérable degré d'intensité au cours de l'une ou l'autre de ses mystérieuses fluctuations qui revenaient toujours, impitoyablement.

Mais ce n'était pas dans ces tourbillons de totale étrangeté qu'il voyait Brown Jenkin. L'épouvantable petit monstre était réservé à des rêves plus clairs et plus saisissants qui l'attaquaient au moment même où il allait sombrer au plus profond du sommeil. Couché dans le noir, il luttait pour rester éveillé quand une faible lueur dansante faisait miroiter la chambre séculaire, soulignant d'une brume violette la convergence des plans obliques qui avait capté insidieusement son esprit. L'horreur surgissait du trou de rat dans le coin de la pièce et trottinait vers lui sur le plancher aux larges lames affaissées, son petit visage humain barbu exprimant une hideuse avidité – mais heureusement, ce

rêve se dissipait toujours avant que la bête ne fût à portée de fourrer son museau contre lui. Elle avait des canines atrocement longues et acérées. Gilman s'efforçait chaque jour de boucher le trou de rat, mais chaque nuit les occupants réels des cloisons rongeaient l'obstacle, quel qu'il fût. Il avait une fois prié le propriétaire d'y clouer une plaque de fer-blanc, mais la nuit suivante les rats creusaient un nouveau trou – et ce faisant ils poussèrent ou traînèrent dans la chambre un drôle de petit os.

Gilman ne parla pas de sa fièvre au médecin, sachant qu'il ne pourrait pas passer ses examens si on l'envoyait à l'infirmerie alors qu'il avait besoin de tout son temps pour réviser. En fait, il échoua en calcul différentiel et en études supérieures de psychologie générale, mais il garda l'espoir de rattraper le temps perdu avant la fin du trimestre. Ce fut en mars que survint un élément nouveau dans les rêves plus clairs du premier sommeil, et la figure cauchemardesque de Brown Jenkin s'accompagna d'une forme floue qui en vint peu à peu à évoquer une vieille femme voûtée. Cette innovation l'inquiétant plus qu'il n'aurait su le dire, il finit par conclure que c'était l'image d'une vieille mégère qu'il avait réellement rencontrée deux fois dans l'obscur labyrinthe des ruelles proches des quais abandonnés. À chacune de ces apparitions, le regard fixe, malveillant, sardonique et apparemment sans but de la sorcière l'avait fait frissonner, surtout la première fois, lorsqu'un énorme rat traversant comme une flèche l'entrée ombreuse d'une venelle toute proche le fit sans raison songer à Brown Jenkin. À présent, se dit-il, ces peurs nerveuses se reflétaient dans ses rêves désordonnés.

Extrait de « The dreams in the Witch-House »
Par H.P. Lovecraft (1933)

Mitri

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

3. Le cercle au temps de la Covid-19

Ce virus a fait l'objet des épithètes les plus variées : bâtard, traître, sournois, maudit - mais l'adjectif utilisé qui malheureusement semble le plus approprié est ‘’rusé".

"Malin" - certainement une définition qui devrait vous donner à réfléchir. Si ce virus est non seulement obstinément malveillant, mais qu'il fait preuve de ruse, voire d'astuce, alors il est clair que pour l'arrêter il faut faire "plus" et le cercle est obligé à faire plus, mais c’est exactement ce que le virus nous demande. C'est pourquoi, comme cercle, le moment est venu pour se demander quels sont les effets de cette pandémie non seulement sur l’université, santé, l'économie, l'environnement ou la psychologie sociale, mais aussi sur le plan philosophique.

“In agone contendit virus contra nos” (le virus est en concurrence avec nous) il est tout à fait clair que ce virus est compétent : non seulement dans le sens où il semble en savoir beaucoup, mais dans le sens où il nous fait concurrence, il est à la hauteur de notre époque et nous oblige à repenser nos catégories historiques-temporelles et donc de la vie (ou survie de notre cercle). En particulier, il nous oblige à accroître la proximité intellectuelle au détriment de la proximité physique en remettant en question la capacité de notre cercle à s'adapter à ces nouvelles dimensions de l'espace-temps.

S'adapter, c'est trouver de nouveaux mécanismes de proximité d'échange et de partage qui accroissent le rôle de notre cercle à un moment où la nouvelle dimension spatio-temporelle rend terriblement difficile ce qui paraissait autrefois simple et même prévisible.

Il faut également être conscient que nous devons laisser des traces, des documents, des photos, etc. de cette période difficile qui ne sera pas facilement oubliée. Ceux qui peupleront ce cercle à l'avenir doivent pouvoir se souvenir de cette petite page d'histoire de notre cercle. Je proposerais même une date précise (par exemple : la date du premier cas de Covid découvert chez

les étudiants de l'UClouvain ou la fin du Covid) qui pourrait permettre à l'avenir de se souvenir, discuter et de célébrer un cercle qui est sorti de cette épreuve encore plus fort et plus conscient de la valeur de la vie.

Alessandro

4. Fermeture

Ce soir le sculpteur a rêvé - 3/8/18 01:35

Ce soir le sculpteur a rêvé
D'un noir et d'un bleu osés
À étaler sur son ingénue posée
C'est sa plus belle femme
Et la seule qui ne se pâme
Et ne partage sa flamme

De ses mains amoureuses
Il lui insuffla mille prodiges
Embrassa ses yeux diaphanes
Qui ne respiraient que le marbre
Quelle œuvre ! dis-je
Et sa création ne vivait pas
Et il le vit

Ce furent tour à tour
Colère divine refusant l'échec
Méprise saline le pêcheur haïssait la mer
Cri au ciel en dézoom sec
Le sculpteur se fit alchimiste
Pour créer la vie ex nihilo s'en fiche

Vidé de toute sève salvatrice
Le sculpteur laissa sur sa belle morte
Fondre le rideau adieu l'exécutrice
Je ne te donnerai point la vie qui se finit
Et à son dos résigné qui s'en allait pleurer
Dans un coin d'extase la statue lui sourit

Lionel Bleus

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Les caricatures

Et voici enfin, non sans retard, les caricatures des comitards du CEP pour notre chère année 2020-2021 !

Quelques fois reportées et peut-être même un peu désirées, c'est avec grand plaisir que Maryne et Audrey vous partagent leurs productions !

Ces caricatures serviront dans les prochaines grenouilles afin de réaliser les dixits, spotted ou autre joyeuseté que nous aurons à vous partager.

En espérant que celles-ci vous plaisent et que vous vous y reconnaitrez un peu !

Dacos :

Jodie :

Champ' :

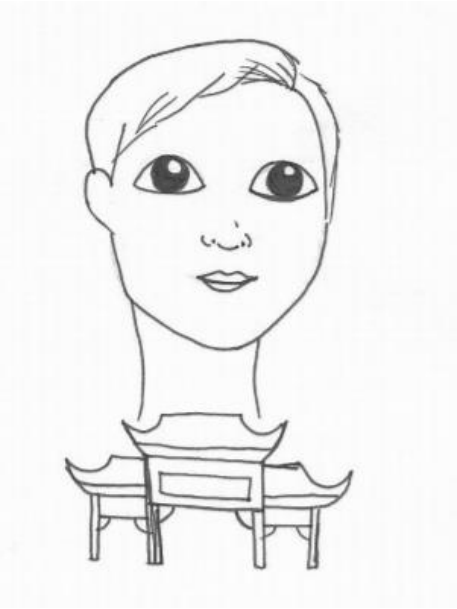
Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Marie :

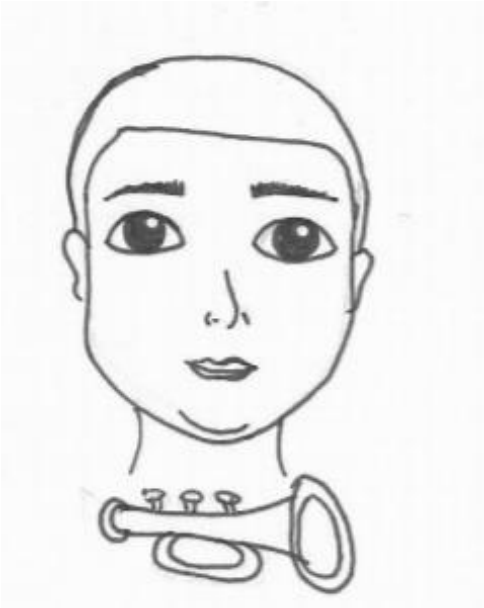
Emi :

Bellon :

Joey :



Jean :



W2 :

Laurégor :

Arickx :

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Vi :

Nagy :

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Dey :

Anissa :

Satan :

Torto :

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain

Archi :

Geof :

Jokerini :

Mitri :

Julie :

Alessandro :

Dixits

En solitaire…

Mitri : Comme si j'allais appeler mon gosse Marie !

Marie : Je préfère les petites moi.

- En donnant un TP sur Teams : J'ai perdu mes étudiaaaaaants !!

Jodie : Non mais si tes deux parents meurent devant toi tu deviens Batman !

Axel : J'ai postulé chez Ecolo.

…Plaisir partagé

Marie à Arickx : Ta pantoufle c'est l'objet le plus puant du kot !

Arickx : Bah non y'a Emilie.

Jodie à Guillaume : Touche-moi plus doucement, j'ai la peau sensible.

Guillaume à Marie : Marie, c'est toi qui a pété ?

Marie : Oui c'est pour exciter Emilie.

Guillaume à Arickx : Je suis passé à travers ton arrière-grand-mère.

Castelli à Jodie : Mais ce n'est pas le 13 mon anniversaire !!

Jodie : Mais si ! Qu'est-ce que tu racontes ?!

Nous souhaiterions remercier tous nos contributeurs et rédacteurs sans qui la Grenouille ne pourrait exister.

Nous tenions à remercier également nos sponsors qui aident le plus transcendantal de tous les cercles à organiser de super activités toute l'année.

Si la philosophie et les rencontres t'intéresse, tu peux suivre les pages Facebook et Instagram du CEP qui détailleront les activités à venir et les moments de rencontres en cette période particulière, dans le respect des mesures de sécurité.

Prenez soin de vous,

La team Grenouille

Primum philosophare, deinde philosophare !

@cep_

CEP – Cercle des Etudiants en Philosophie

Editeur responsable – Cercle des Étudiants en Philosophie, UCLouvain